

# LA POÉSIE QUÉBÉCOISE

*Edwin Hamblet*

**L**A POÉSIE QUÉBÉCOISE SEMBLE AVOIR ATTEINT le rang de l'universalité tout en retrouvant sa particularité et en annonçant un nouveau classicisme par sa pureté et par son authenticité. Ayant passé par les différentes étapes de la passion, de la purification, de la mort, de la résurrection et de la régénération, cette poésie, résultat d'un long pèlerinage spirituel plein d'angoisse mais source de créativité artistique, a trouvé sa place légitime parmi les littératures nationales. Optimiste dans son état actuel, elle célèbre les souffrances et les joies de l'homme québécois tandis qu'il assume son destin et ose nommer sa patrie dans son passage des ténèbres d'un jansénisme morbide à la conquête de la vie et à la découverte de l'amour. C'est une poésie à la fois chrétienne ou séculaire selon l'optique du poète individuel qui annonce sa foi en l'homme libre et en la collectivité dont il fait partie. C'est aussi un chant liturgique qui proclame la rédemption de l'homme libéré d'une fatalité écrasante et de tout complexe d'infériorité qui accepte le risque de vivre et l'aventure que cela comporte.

Les caractéristiques "classiques" de la poésie contemporaine du Québec deviennent beaucoup plus frappantes quand on lit la description du drame antique dans les *Cahiers du Festival d'Avignon-Jean Vilar* (Numéro 10, mai 1973) : La messe primitive se jouait dans un théâtre. Il y avait Passion, Mort et Résurrection. Cette passion était un *Sparagmos* — un sacrifice par déchirement, par démembrement, suivi d'un repas collectif de chair crue, d'une communion sacrée. Par ce rituel, l'homme crée Dieu. Ce Dieu de la végétation, un dieu adolescent, meurt tous les ans, à chaque cérémonie, pour renaître — comme le grain, comme la nature tout entière. C'est le rituel même — ce rituel de la nouvelle naissance — qui le fait naître. La cérémonie imite donc le cycle de la nature dans son mouvement de montée — descente — montée avec un but magique : la fertilité, le régénération de la vie.

L'Eglise a conservé l'idée de sacrifice et de régénération dans la célébration de la messe, acte dramatique chargé de textes bibliques et poétiques. Le Christ s'offre à Dieu le Père, comme victime pour tous les hommes, par le ministère des prêtres. Ce sacrifice de pain et de vin de la Nouvelle Loi n'est pas sanglant mais continue

L'oeuvre de la Croix, symbole de la rédemption de l'homme et de son passage de la mort à la vie éternelle. Saint-Paul dans sa première épître aux Corinthiens (5:7-8, *La Bible de Jérusalem*) décrit aux premiers chrétiens la joie de la messe pascalle, agape rappelant le repas collectif des peuples antiques: "Ne savez-vous qu'un peu de levain fait lever toute la pâte? Purifiez-vous du vieux levain pour être une pâte nouvelle, puisque vous êtes des azymes. Car notre pâque, le Christ, a été immolée. Célébrons donc la fête, non pas avec du vieux levain, ni un levain de malice et de perversité, mais avec des azymes de pureté et de vérité."

Dans le Québec séculaire et pluraliste d'aujourd'hui il a fallu l'odyssée angoissée de plusieurs générations de poètes avant que l'acceptation de la vie avec ses douleurs et ses joies et la conception cyclique de l'existence, séculaire ou religieuse, prennent racine. Pendant près de deux cents ans l'homme québécois demeura essentiellement pessimiste de mentalité en refusant la participation active et plénière à la vie. La poésie refléta ce pessimisme profond d'une religiosité janséniste qui déforma la bonne nouvelle du Christ en accentuant le péché et un défaitisme morbide. Plusieurs poètes furent victimes de ce milieu culturel qui rendit les hommes excessivement passifs et les fit mourir à petit feu. Frustrés dans leurs tentatives poétiques de s'évader de ce monde clos, beaucoup d'entre eux finirent par devenir des aliénés d'intérieur.

Tel fut le cas d'Emile Nelligan (1879-1941), un des premiers grands poètes du Québec. Jeune adolescent impétueux, il ne put jamais sortir du cycle vicieux de ses souffrances et de sa passion et sombra dans la folie avant l'âge de vingt ans. Sa belle poésie tourmentée ressemble aux psaumes pénitentiels chantés dans les offices catholiques de la Semaine sainte. Nelligan fut un "vaisseau d'or" dont les "mâts touchaient l'azur sur les mers inconnues." Mais le "soleil excessif" ne dura pas longtemps car la vie, cette vallée de larmes selon les Jansénistes, cet "Océan trompeur" selon le poète, causa son naufrage. Victime de "Dégout, Haine et Névrose," Nelligan finit ses jours "aux profondeurs du Gouffre, immuable cerceuil." Son coeur, "navire déserté," sombra dans "l'abîme du Rêve." Utilisant les couleurs de la liturgie dans ses vers pour exprimer les hauts et les bas de son voyage dans la vie, Nelligan ne put supprimer le noir de vendredi saint pour célébrer des Pâques dorées. Seul, triste et mélancolique, il ne put non plus faire face à la vie car "le monde est pour moi comme quelque linceul." Après avoir murmuré tout bas "des musiques aux Anges," le poète s'en alla "mourir dans son trou."<sup>1</sup>

Hector de Saint-Denys-Garneau prit courageusement la relève de Nelligan une génération plus tard. Garneau, catholique sincère, voulait à tout prix connaître la joie libératrice du christianisme en vainquant la dualité déformée entre la chair et l'esprit qui existait dans son milieu suffocant. Son pèlerinage poétique fut une tentative vaillante pour trouver une identité mais finit malheureusement par un échec. "Accompagnement," dernier poème de *Jeux et Regards dans l'Espace*, résuma cette incapacité de connaître le bonheur humain :

Je marche à côté d'une joie  
 D'une joie qui n'est pas à moi  
 D'une joie à moi que je ne puis pas prendre.<sup>2</sup>

Toutefois, les poètes québécois ont refusé de rester enlisés dans le marécage de souffrance et de dégradation où Nelligan et Garneau se trouvaient. L'obsession opprimante de la mort a cessé de les vaincre et de les maintenir dans un état perpétuel de masochisme. Alain Grandbois (1900-1975), maître des poètes contemporains, a carrément refusé la mort: "Ma mort je la repousse jusqu'à demain." Sa vision cosmique a été l'*aggiornamento* de la poésie québécoise car elle a aidé à chasser les ténèbres et les troubles de l'horizon. La mort a finalement trouvé sa place appropriée dans la vie parce qu'elle "n'est qu'une toute petite chose qui n'a aucune sorte d'importance." Grandbois affrontera la mort mais "demain seulement les mains pleines d'une extraordinaire douceur."<sup>3</sup>

Anne Hébert, cousine de Garneau, a pu se libérer, elle aussi, de la hantise de la mort en l'acceptant comme une partie intégrale de la vie mais non dominante. Elle a éprouvé le besoin de la confronter et son "Le Tombeau des rois" a été sa descente aux limbes dans un processus de purification nécessaire avant de remonter à la vie. "Livide et repue de songe horrible," le poète a "les membres dénoués" et les "morts hors de moi, assassinés." Ce n'est plus "l'abîme" de Nelligan car déjà dans sa descente Anne Hébert voit la brèche pas où la grâce va pénétrer: "Quel reflet d'aube s'égare ici?"<sup>4</sup>

L'emprise janséniste a été vaincue mais non sans souffrance et destruction. Roland Giguère a pu avec Hébert et Grandbois dépasser l'impasse de Nelligan et Garneau. Il s'agit pour Giguère d'un simple refus: "je détournai de moi les palmes noires que l'on m'offrait." Il opte pour les voies de la lumière: "je quittai pour toujours les routes jalonnées de feux morts." Tout de même Giguère trouve le besoin d'extirper ce mal hérité du passé. Une guérison, une purification s'impose:

Le temps est venu de passer par le feu  
 doubler la flamme à l'instant fatal  
 pour n'avoir des châteaux que l'essentiel

Giguère doit absolument rompre avec ce passé où tous étaient obsédés par la mort et rongés par un sentiment de culpabilité déplacé. C'est surtout un passé où l'amour et le pardon furent rejetés. Mais un sacrifice est nécessaire pour atteindre le nouvel état de pureté voulu: "il faut arriver à tout faire sauter à feu et à sang puis enjamber." Dans l'état antérieur "chaque nous nous arrachait un cri et nous grandissions dans l'agonie." La vie, "le paysage était à refaire." Tout repli, toute retraite est définitivement "coupé." "Dans la liberté des cris, un décret de bonheur" annonce la fin des ténèbres: "aujourd'hui la nuit est humiliée"; "tout est devant"; "je tourne le dos à l'ombre." Les chaînes de la prison de la fatalité accablante sont rompues. Cette fatalité désastreuse est le bourreau dont "la grande

main finit par pourrir”; c’est le geôlier “qui se meurt d’ennui devant la cendre des fontaines stériles.” Le grand sacrifice, cet acte de purification, annonce la nouvelle vie: “Et les animaux de la peste renaîtront tous sous le signe du mouton blanc offert en holocauste.” Le vieux monde périmé cède la place au nouveau, où selon Giguère l’homme libéré des monstruosité du passé est libre de construire une existence déjà rêvée. Le feu de l’Apocalypse purifie tout en réduisant à l’essentiel nécessaire pour un avenir meilleur.<sup>5</sup>

**L**’E THÈME DE RUPTURE, de destruction et de purification se trouve aussi chez Paul-Marie Lapointe. Lui, refuse un monde clos pour vivre dans un univers pénétré d’espoir qui se dresse contre le mal. En contraste avec un Nelligan qui succomba prisonnier de son passé, Lapointe exprime la volonté de transformer le monde dans lequel il y a “tant de murs d’en arrière à démolir” et où “toutes les routes sont ouvertes” et “les troupeaux de buffles embauchés pour la conquête.” Il parle des “cadavres purifiés par le feu et le fracassement des crânes dans le béton.” Les couleurs de la liturgie (*vert*: espérance; *noir*: mort; *blanc*: vie; *rouge*: passion) s’affrontent dans cette lutte féroce de destruction et de libération. L’amour est l’élément catalyseur dans ce rite de passage au monde de demain: “l’horizon que je vois libéré par l’amour et pour l’amour.”<sup>6</sup>

La poésie est un instrument de libération pour le poète québécois comme le signale Fernand Ouellette en parlant de sa naissance spirituelle. La rédemption entraîne forcément une lutte acharnée contre le dualisme et le manichéisme, héritages douteux de la culture occidentale. Ouellette décrit ce périple poétique au cours duquel il a réussi à dépasser cette phase préliminaire pour s’élever à une conscience de salut à la fois collective et individuelle. Lui, considère le poème dans sa nature même comme un acte de solidarité fraternelle car la parole est libératrice et franchit les murs du silence et de la solitude. La parole est aussi communication avec autrui. La marche vers un monde meilleur, vers le bonheur s’accomplit donc dans la collectivité: “Or la parole très neuve qui fut amère délie l’humain, vivifie le végétal.” La lumière de la parole a toujours existé. C’est l’homme qui l’a refusée en l’avilissant. Dans *Le Soleil sous la mort* Ouellette chante la vie retrouvée à travers la parole: “Aujourd’hui nous sortons d’un bain de mémoire pour habiter blanc la matière végétale et vaste.” Il salue avec joie l’éveil du peuple québécois qui découvre enfin, après un sommeil de deux cents ans, la chaleur du soleil, l’amour humain et divin. Il exhorte ses frères: “Debout! race de l’amour, la paix est vivante”! Ouellette devient le porte-parole de ces Québécois de l’âge atomique convertis du jansénisme au christianisme libérateur: “Le Christ en fusion s’adosse à l’amour . . . Tout lumière il abrase la mort.” Le Christ retourne s’enraciner dans un Québec où il fut pendant longtemps mal compris et

“la paix ouvre ses paupières et longtemps fixe la mort.”<sup>77</sup> Pour ce poète chrétien convaincu, la mort est vaincue et l’homme québécois, ainsi purifié et sauvé, peut prendre possession de son pays.

La majorité des poètes contemporains du Québec, croyants ou non-croyants, abordent dans leurs oeuvres ces thèmes de vie, de mort et de résurrection. Ils ont essayé de donner une nouvelle formule de vie et une identité à leur peuple. Ils ont préconisé non seulement une rupture avec le passé mais aussi une récupération des valeurs perdues pendant les années d’exil. Ainsi, la purification et la récupération représentent des étapes nécessaires dans le lent acheminement vers la société nouvelle. Jean-Guy Pilon recommande aux siens de “se rebâtir avec un visage neuf sur la cendre bientôt froide.” La terre se libérera dès que l’homme québécois aura chassé “le visage de ses incertitudes.” Pilon loue dans *Les Cloîtres de l’été*, ouvrage préfacé par René Char, ce “recommencement multiplié” où “il faut réapprendre les espoirs nécessaires” pour “la recouvrance d’une vie tant attendue.”<sup>78</sup>

Le salut dans la poésie québécoise s’accomplit au niveau de l’individu et de la collectivité. Or salut individuel implique naissance et salut collectif, identité. Gatién Lapointe dans *Ode au Saint-Laurent* exprime intensément ce désir de connaissance de soi-même et de naissance :

J’avance et j’interroge en pleine nuit  
 Mon mal m’accorde une patrie  
 J’ai vécu dans l’eau je nais sur la terre.

Lapointe est prêt à accepter les contradictions de son état d’homme québécois : “Je scelle la contradiction, ma langue est celle d’un homme qui naît”; “j’accepte la très brûlante contradiction.” C’est là précisément où les poètes aliénés d’intérieur tels Nelligan et Garneau ont échoué. L’homme nouveau naît en même temps que la terre nouvelle et assume ses responsabilités en “informant l’avenir d’une caresse” et en “ouvrant à la chair un jour nouveau.” Lapointe exhorte l’homme québécois à s’affirmer, à s’accepter et à construire en se dépassant et en se transformant. Le poète prend pied sur une terre qu’il aime : “L’Amérique est ma langue, ma patrie.”<sup>79</sup>

La poésie québécoise a atteint le stade de la révolte et de la reconquête. Dans les rites de l’Antiquité classique et de la messe catholique le rachat s’accomplit par le sacrifice d’une victime. Pour Jacques Brault cette victime est son frère Gilles mort en guerre en Sicile. “Suite fraternelle” rend hommage à ce frère victime qui a racheté son peuple : si “ce pays n’a pas de nom,” celui du frère est connu. C’est la fraternité même qui précède la naissance. Ainsi, la mort du frère aurait donné une identité au peuple du Québec “race de bûcherons et de crucifiés.” En se révoltant contre le sort imposé aux Québécois, Brault dénonce leur apathie de “demi-révoltés confortables.” “Ces croisés criards du Nord” seraient des colonisés de mentalité. Néanmoins, il ose affirmer l’éveil de cette collectivité : “Voici qu’un

peuple apprend à se mettre debout.” Ce peuple est debout “face aux chacals de l’histoire, face aux pygmés de la peur.” C’est un peuple qui a déjà subi sa passion, un peuple “aux genoux cagneux aux mains noueuses tant il a rampé dans la honte.” Mais Brault observe toutefois qu’un peuple “ivre de vents et de femmes s’essaie à sa nouveauté.”<sup>10</sup>

Yves Préfontaine, tout comme Brault, exige la destruction du mal en l’homme et une image nouvelle. Malgré les souffrances infligées au peuple, Préfontaine observe “le germe ici fragile qui persiste à croître contre l’hiver.”<sup>11</sup> C’est le germe d’où jaillira la nouvelle vie, le printemps nouveau. C’est le retour de la chûte dont parle Paul Chamberland dans *Terre-Québec* :

je fus descendu aux lieux de l’Innommé

Un grand cheval d’ombre flambla l’instant de ma chûte Un million d’années-lumière et les arbres de la base au sommet s’éteignirent sur toute l’étendue de la montagne à la mer.<sup>12</sup>

Remontés de cette chûte, de cette descente, retournés de l’exil, guéris de l’aliénation, les poètes célèbrent la naissance du pays et l’éclosion à la vie.

Gaston Miron, doyen de l’*Hexagone*, chante “l’homme rapaillé,” cet homme racheté et métamorphosé : “Je ne suis pas revenu pour revenir, je suis arrivé à ce qui commence.” “L’homme de ce temps qui porte le visage de la flagellation” retourne à la Terre de Québec. Rongé de la “morsure de naissance,” du péché, il demande pardon à tous les hommes car le *nous* collectif était responsable de “l’humiliation de l’intelligence des pères” et de “l’avilissement de la lumière du verbe.” Miron reconnaît la communion des saints, la fraternité de tous les hommes : “je vais rejoindre les brûlants compagnons dont la lutte partage et rompt le pain du sort commun.” Tout en dénonçant l’apathie, la lâcheté, tout en refusant la mort, il reconnaît la nécessité de la souffrance, de la passion et de la purification afin de pouvoir accéder enfin à la vie de l’avenir. Dans “Octobre” Miron résume les aspirations et les promesses des poètes de la génération actuelle dans leur célébration de la vie :

nous te ferons, Terre de Québec  
lit des résurrections  
et des mille fulgurances de nos métamorphoses  
de nos levains où lève le futur.<sup>13</sup>

C’est le mois d’octobre, c’est l’été indien précurseur du long hiver canadien ; mais déjà l’humus contient le grain, symbole de la vie, de la fertilité et de la régénération du peuple francophone du Canada dans la magie poétique du printemps nouveau.

## NOTES

- <sup>1</sup> Émile Nelligan, *Poésies complètes*, Luc Lacoursière, éd. (Montréal: Fides, 1952), pp. 44, 254.
- <sup>2</sup> Hector de Saint-Denys-Garneau, *Oeuvres*, Jacques Brault et Benoît Lacroix, éd. (Montréal: Les Presses de l'Université de Montréal, 1971), p. 34.
- <sup>3</sup> Alain Grandbois, *Poésies* (Montréal: Les Éditions de l'Hexagone, 1963), pp. 125, 128.
- <sup>4</sup> Anne Hébert, *Le Tombeau des Rois* (Québec: L'Institut Littéraire de Québec, 1953), p. 73.
- <sup>5</sup> Roland Giguère, *L'Age de la Parole* (Montréal: Les Éditions de l'Hexagone, 1965), pp. 11, 17, 24, 48, 90, 91, 95, 101, 111.
- <sup>6</sup> Paul-Marie Lapointe, *Le Réel absolu* (Montréal: Les Éditions de l'Hexagone, 1971), pp. 16, 117, 121.
- <sup>7</sup> Fernand Ouellette, *Le Soleil sous la mort* (Montréal: Les Éditions de l'Hexagone, 1965), pp. 16, 45, 64.
- <sup>8</sup> Jean-Guy Pilon, *Les Cloîtres de l'été* (Montréal: Les Éditions de l'Hexagone, 1965), pp. 19, 22, 24, 47.
- <sup>9</sup> Gatién Lapointe, *Ode au Saint-Laurent* (Montréal: Les Éditions du Jour, 1963), pp. 15, 16, 27, 43, 78, 90.
- <sup>10</sup> Jacques Brault, *Mémoire* (Paris: Grasset, 1968), pp. 50, 53, 54, 56.
- <sup>11</sup> Yves Préfontaine, *Pays sans parole* (Montréal: Les Éditions de l'Hexagone, 1968), p. 70.
- <sup>12</sup> Paul Chamberland, *Terre-Québec* (Montréal: Déom, 1964), p. 74.
- <sup>13</sup> Gaston Miron, *L'Homme rapaillé* (Montréal: Les Presses de l'Université de Montréal, 1970), pp. 5, 72.